



Soeur Germaine AUBIN

1905 - 1994

Germaine AUBIN naît le 13 novembre 1905 à NANTES, "ville orgueilleuse", à en croire BOTREL, le chansonnier breton.

Elle est baptisée trois jours plus tard. C'est la troisième fille de la famille. Son père, officier de marine, vient de démissionner, à cette époque, pour des raisons à la fois familiales et religieuses.

D'une part, il redoute d'être trop souvent éloigné de sa famille qui s'annonce nombreuse, d'autre part, on vit en pleine période de laïcisation : la loi proclamant la séparation de l'Eglise et de l'Etat est de cette même année 1905. Elle prescrivait aux autorités administratives de faire l'inventaire des biens d'Eglise et des objets du culte. Ces inventaires, auxquels parfois l'aemée a dû se mêler, donnèrent lieu à des scènes souvent violentes de la part des catholiques. Certains officiers préférèrent "briser leur épée", c'est-à-dire abandonner leur carrière militaire, plutôt que de prendre part à ces inventaires.

Monsieur AUBIN est, en effet, un chrétien convaincu et pratiquant.

" Notre grand-père, MADELINE", note le Père AUBIN, ne donnait ses filles qu'à des garçons communiant quatre fois par an".

Ayant quitté la Marine, Monsieur AUBIN entre, en 1906, dans l'industrie familiale traditionnelle : la pyrotechnie ...et toute la famille s'installe, d'abord à Saint-Germain-en-Laye, puis - très rapidement à PARIS, sur la paroisse Saint François-Xavier. C'est là que naissent, en 1908, 1910 et 1912, les trois premiers frères de Germaine.

Trois filles, trois garçons, l'équilibre est parfait et il le restera lorsque, en 1915 et 1917, feront, à leur tour, leur apparition une fille et un garçon.

Mais entre 1912 et 1916, a éclaté la première guerre mondiale. Le 3 août 1914, l'Allemagne déclarait la guerre à la France. Toute la famille est alors en vacances, comme chaque été, à Port-Navalo, à l'entrée du golfe du Morbihan, chez le grand-père MADELINE qui, depuis plus de trente ans, y possède, au bord de la mer, une maison de campagne, la vieille maison du Rohu, où il aime recevoir au maximum ses enfants...et ses 43 petits-enfants dont Germaine est le numéro 15.

Monsieur AUBIN est mobilisé dans le corps des fusiliers marins. Il est donc trouvé plus sage de rester à Port-Navalo au lieu de rentrer à PARIS. Dès le début en 1914, le Commandant AUBIN, aide de camp de l'Amiral, est gravement blessé dans les combats sur l'Yser. C'est alors pour la famille l'angoisse de sa disparition à DIXMUDE, l'absence totale de nouvelles, puis - enfin - le retour du disparu, rapatrié d'ANGLETERRE, grièvement blessé à la jambe. Cette blessure marque, pour lui, la fin de sa carrière militaire active.

Quand il est capable de reprendre du service, il est nommé à la Préfecture Maritime de LORIENT, heureux de reporter l'uniforme de la Marine dont il a toujours la nostalgie. Toute la famille se retrouve donc à LORIENT et c'est dans cette ville, ou dans celle toute proche de PORT-LOUIS, qu'ils vont vivre toute la guerre et que vont naître une petite soeur Renée et un petit frère Alain.

Germaine fait ses études chez les "Dames de la Retraite" de LORIENT. Mais le moment merveilleux de l'année reste pour elle comme pour tous les vacances à PORT-NAVALO. Le grand-père MADELINE, architecte et artiste en dessin et aquarelle, s'occupe énormément de ses petits-enfants fascinés par cette personnalité exceptionnelle. A PORT-NAVALO, se soudent entre les nombreux cousins, des liens d'amitié que le temps ne brisera pas.

La guerre terminée, la famille se fixe à VANNES où le Commandant AUBIN a trouvé une situation. Germaine y achève ses études secondaires par l'obtention de la première partie du baccalauréat. C'est dans cette ville qu'un dernier petit AUBIN, Paul, le futur Jésuite, vient au monde en 1922 et c'est Germaine qui va être sa marraine.

Neuf enfants, la tâche est lourde. Aussi les trois "grandes" aident-elles aux tâches de la maisonnée : Yvonne se charge de Renée et d'Alain ; Madeleine fait les "gros travaux" et Germaine s'occupe spécialement de son filleul. Ne confiera-t-elle pas, plus tard, à celui-ci, qu'un jour -tenant dans ses bras le bébé qu'il était - elle avait demandé à Dieu de les prendre tous les deux à son service.

Si la famille est très disciplinée, les parents étant plutôt sévères, l'atmosphère n'est pas toujours au calme et les enfants ... filles et surtout garçons ... sont plutôt "expansifs". Pour employer des termes de Marine, certains jours

"Ya du roulis, ya du tangage,
Ya des coups de chien,,ya d'la tempête ..."

Mais tout le monde travaille bien, tout le monde est sérieux et chrétien convaincu et comme, beaucoup plus tard, Soeur AUBIN le répondra à son frère : "les caractères étaient sans doute difficiles mais ils étaient droits".

Au milieu des "grains" passagers, comme dans les bourrasques de la tempête, Germaine, seule, fait dans la famille, figure de quel - qu'un "d'effacé, de souriant et d'un peu secret" ; elle était, note son frère, "la précieuse exception familiale".

En 1923, premier départ : l'aînée, Yvonne, entre chez les Filles de la Charité. La famille habite toujours VANNES, pittoresque ville bretonne avec ses vieux remparts et sa tour du Connétable, ses jolies petites rues qui s'en vont vers la cathédrale où l'on vénère le tombeau de Saint Vincent Ferrier, dominicain espagnol, mort à VANNES au début du XV^e siècle.

Mais, plus proche de la maison était le Carmel et c'était là que Germaine se rendait à la messe, surtout en semaine. Ses frères n'avaient pas été longs à remarquer que leur soeur prenait très souvent le chemin du couvent et ils la taquinaient fréquemment, lui demandant en riant : "quand y entres-tu ?" Leur question trouverait bientôt sa réponse.

Ecoutons le témoignage donné par le Père AUBIN, lors de la messe qu'il célébrait le 26 novembre 1994 pour le repos de l'âme de sa soeur:

" Ame religieuse, grande amie du silence et de la simplicité , elle avait été très tôt séduite par la spiritualité de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus dont c'était l'époque de canonisation. Ayant reçu dès son plus jeune âge la grâce d'un immense amour de Dieu, elle fut très marquée par la voie mystique "d'enfance" spirituelle, la "petite voie" dont parle cette sainte dans son "Histoire d'une âme", et qui consiste à s'abandonner avec confiance à Dieu, sans plus de complication qu'un petit enfant."

En 1928, Germaine franchit le pas et entre au Carmel de VANNES. Elle a 22 ans. Le 29 décembre de la même année elle prend l'habit et, l'année suivante, prononce ses premiers voeux.

Mais, note encore son frère,

" aussi amoureuse de calme et de silence qu'elle fût .. c'était une AUBIN. Son tempérament avait besoin de plus d'activité que ne pouvait lui en fournir le cloître du petit monastère. Elle se résigna donc à quitter le Carmel et presque immédiatement elle entra chez les soeurs de Saint Vincent de Paul."

Le Seigneur en avait décidé : elle serait Fille de la Charité, comme sa soeur Yvonne qui, depuis déjà 4 ans, rayonnait de joie et de Charité au milieu de ses bien-aimés chiffonniers de MALAKOFF.

C'est l'hôpital d'ANGERS qui reçoit la postulante et le 21 septembre 1931, elle entre au Séminaire. Certaines phrases de "ma Soeur Directrice", Soeur CHESNELONG, ont dû trouver en elle un particulier écho :

" La vie intérieure c'est la vie pour Dieu, avec Dieu, en Dieu, et ce sont les âmes simples, dégagées d'elles-mêmes et des créatures qui, seules, peuvent arriver à ce degré d'union ... La simplicité, le dégagement, c'est l'oubli de soi-même".

Après sa prise d'habit, au mois d'août 1932, elle est placée à PARIS, rue Perronet, sur la paroisse Saint Thomas d'Aquin. Et voici le premier témoignage recueilli : il est donné par une Soeur actuellement à l'Economat de la Maison-Mère et qui, en ce temps-là, était une petite fille de 12 ans arrivant de sa province :

" Soeur Catherine (c'est alors son nom de communauté) était toujours souriante. Elle avait la charge des enfants du patronage et enseignait le catéchisme aux enfants de l'école communale. Elle assurait aussi le service des pauvres à domicile " et ... retenons la dernière ligne :

" j'ai gardé le souvenir d'une soeur rayonnante de bonté"

Le mot-clé de sa vie est déjà prononcé.

En 1936, l'année même de ses premiers voeux, elle reçoit son changement pour le LIBAN. En novembre, elle débarque à BEYROUTH. Placée à TRIPOLI, elle va y commencer un long bail de 21 ans.

Tripoli est déjà une ruche bourdonnante d'activité et le travail ne fera que s'y intensifier au long des années. Seize Soeurs y sont à l'oeuvre sous la sage direction de Soeur LAVALLEE.

A côté de l'école payante dont les effectifs sont continuellement en progression, un pensionnat accueille les élèves dont les parents travaillent en Afrique. Les revenus de ces deux activités permettent l'entretien des autres activités de la maison :

3 écoles gratuites, dont une à la maison même, une à El Mina, et la troisième à Kobbé,
une Crèche qui reçoit une vingtaine d'enfants abandonnés,
un orphelinat qui compte 90 filles,
un ouvroir qui regroupe les "grandes" orphelines à partir de 10 ans,
un dispensaire qui soigne chaque jour 100 malades tout au long de l'année, avec des pointes de 300 et au-delà, durant tout l'été,
un fourneau économique qui, à cette époque, sert plus de 200 portions quotidiennes, entièrement gratuites.

Et, bien sûr, la visite des pauvres à domicile.

Tel est l'univers dans lequel arrive Soeur AUBIN qui devient pour tous Soeur Jean-Gabriel. Quel va être son office ? Il sera double :

L'un d'eux l'enchanté : le soin des petites orphelines, l'autre qui lui fera verser des larmes abondantes : les classes de français en classe de 3^o et plus tard dans le cycle secondaire. Ces classes seront son cauchemar. Elle est chahutée par les élèves qui "lui font voir les étoiles". Pourtant ces grandes l'aiment bien mais l'on sait que "cet âge est sans pitié", très souvent sans le vouloir ni le savoir. Quelle Soeur n'a pas en mémoire les souvenirs houleux qui ont marqué ses premières années ?

Seulement pour Soeur Jean-Gabriel, cela dure et à chaque fin d'année scolaire, à genoux devant sa Soeur Servante, elle demande, "avec larmes" d'être délivrée de la classe :

" De l'indiscipline scolaire et des chahuts quotidiens
libera nos, Domine"

Mais, la nouvelle année scolaire s'annonce-t-elle, nous retrouvons Soeur Jean-Gabriel devant sa Soeur Servante pour lui dire :

"Ma Soeur, je vais reprendre la classe".

Et, au jour dit, nous la verrons, stoïque, devant son bureau, prête à vivre son temps professoral et ...pénitentiel.

Après des petites orphelines, au contraire, tout est rose. Avec quel amour elle s'occupe d'elles. Une maman ne saurait être plus attentive et chacune peut se croire la préférée. Rien ne rebute Soeur Jean-Gabriel : la plus teigneuse, la plus galeuse, la plus démunie et il y en eut tout au long de la 2^o guerre mondiale! ... sont son lot de prédilection. Et les grandes élèves dont l'indiscipline la fait si souvent pleurer, admirent - de loin, sans le dire - sa patience, sa douceur. Que de fois ne la surprennent-elles pas consolant une petite blottie sur ses genoux et dans ses bras!

Sur cet amour maternel envers les orphelines, les témoignages abondent :

" Mise à la Crèche à 9 mois, confie l'une d'elles devenue Fille de la Charité, je me suis réveillée à 5 ans, près de Soeur AUBIN. Comme elle était bonne! une vraie maman!"

Une autre, également Fille de la Charité, raconte :

" J'avais 12 ans lorsqu'allant, un dimanche, à la vallée de la Qadischa, je demandai à mon père de m'arrêter à EHDEN pour saluer Soeur AUBIN qui y passait l'été avec les enfants. Je la cherchai partout dans la maison et la découvris enfin, à genoux, à nettoyer les toilettes. Se relevant, elle me dit simplement : 'c'est dimanche ... les employées sont absentes et c'est nécessaire pour les enfants. C'est de ce jour-là que, devant un tel oubli de soi, a commencé à naître en moi la pensée d'être un jour Fille de la Charité."

On pourrait multiplier les citations ... Dès que l'on prononce le nom de Soeur AUBIN, le leitmotiv revient, toujours le même sur toutes les lèvres : "Elle était bonne ... bonne ... bonne".

Tout chagrin s'apaisait auprès d'elle, toute difficulté était comprise, tout bobo était soigné avec amour.

La joie de Soeur Jean-Gabriel fut moins grande, un an après son arrivée, de se voir, par suite du changement d'une compagne, responsable également des grandes orphelines. Avec celles-ci, elle se trouve beaucoup moins à l'aise qu'avec ses petites. L'âge ingrat est passé par là et s'il faut avec elles autant de dévouement, il faut beaucoup plus de discipline, ce qui n'est pas le charisme de notre Soeur..

L'une d'elles ne chuchotera-t-elle pas, avec une pointe de regret :

" Avec Soeur Claire, les grandes faisaient de belles promenades. Nous, nous étions trop petites et maintenant que nous avons l'âge, les grandes sorties sont pour les petites. "

Cela n'empêche pas Soeur Jean-Gabriel d'être très aimée. A la Communauté c'est une excellente compagne, toujours prête à rendre service. Elle fait partie du trio des jeunes Soeurs et celui-ci n'engendre pas la mélancolie. Les rires fusent souvent et lorsque Soeur Jean-Gabriel est la cible des taquineries, cela n'altère en rien sa bonne humeur.

En 1939, éclate la 2^o guerre mondiale. Elle aura ses répercussions au LIBAN. En 1940, l'ITALIE se joint à l'ALLEMAGNE et, l'île de RHODES étant proche, les avions commencent à survoler le nord du LIBAN. Par mesure de sécurité, les orphelines sont transférées à EHDEN dans une vieille maison - ancien palais des Cheikhs KARAM - solide mais bien délabrée, où elles passeront l'été loin des alertes et des bombes. En septembre, tout le monde rentre au bercail, le calme étant revenu.

Après la défaite française et la signature de l'armistice, les autorités mandataires restent alignées sur le Gouvernement de VICHY et, lorsqu'en 1942 les troupes de la France libre, unies aux Forces anglaises, essaient - à partir de la PALESTINE - de pénétrer au LIBAN, des combats meurtriers opposent les deux armées.

Les grands blessés sont évacués sur BEYROUTH ; les blessés légers et les malades sur TRIPOLI. Dans cette ville, l'hôpital italien, qui était pris en charge par MUSSOLINI, a vu partir tout son personnel. Dès le début des hostilités il a été réquisitionné par l'armée française. A l'appel qui leur est fait par les autorités militaires, quatre Soeurs vont assurer, pendant un peu plus d'un mois, l'ordre et le bon fonctionnement de l'hôpital, aux côtés des infirmières et médecins français et des dames, très dévouées de la Croix-Rouge. Soeur AUBIN fait partie du groupe, dormant avec ses compagnes dans le sous-sol et attendant comme elles avec patience que l'équipe hospitalière ait terminé son repas pour avoir, à leur tour, accès au réfectoire. En un jour mémorable ... fête de Saint Vincent, leur fut servi, par attention particulière et délicate, un superbe coq ... dont la chair se révéla si dure que les jeunes dents de la "communauté" ne purent l'entamer : Petit malheur qui provoqua plus de rires que de regrets ... très sérieusement elles exprimèrent leur reconnaissance ... mais, à dater de ce jour ... lorsqu'à la Communauté on servait du poulet, l'une ou l'autre s'informait, de son air le plus innocent : "Est-ce que c'est du coq PASQUIER ?" Et les rires fusaient ! Les oreilles du chef-cuisinier, adjudant PASQUIER, durent lui tinter longtemps après son retour en France.

Après cet intermède "hospitalier", nos Soeurs reprirent leurs activités scolaires.

Mais pour Soeur AUBIN, cette période fut autrement douloureuse. La mort de son père en 1939 sera le premier deuil, suivie deux ans plus tard par celle de sa soeur Madeleine à 39 ans.. Tous ses frères seront mobilisés. En 1940, André est fait prisonnier. En 1943, Alain meurt pour la FRANCE en TUNISIE : il a 26 ans. La guerre terminée, ce sera, en 1948, le décès de sa soeur Yvonne, Fille de la Charité, . En 1950, en INDOCHINE, son frère Jean, officier de marine, est tué, victime d'une explosion sur son navire. Il laisse quatre enfants dont l'aîné n'a pas 5 ans. A ces lourds sacrifices, comment ne pas joindre la souffrance de sa mère que frappent particulièrement ces deuils successifs ?

Ce n'est qu'en 1952 que, pour la première fois, elle reviendra en FRANCE, à l'occasion de l'ordination sacerdotale de son frère Paul, son filleul. Retour qui dut être bien émouvant, dans le souvenir de tous ceux qui n'étaient plus là pour l'accueillir.

Et le temps continue de fuir . Soeur BRUNO a remplacé Soeur LAVALLEE à la tête de la maison, des compagnes sont parties, d'autres sont venues, sans compter aussi celles qui ont " passé sur l'autre rive". Les oeuvres sont toujours florissantes et Soeur AUBIN toujours aussi bonne : n'arrive-t-il pas à Soeur Vincent, nouvelle arrivée, de trouver au matin ses cahiers corrigés ? Quelle main secourable est passée par là, sinon celle de Soeur Jean-Gabriel ?

Mais il faut tout dire et donc révéler qu'il existe en notre Soeur une terrible passion, une passion désordonnée, une passion qui l'accompagnera tout au long de sa vie ... la passion des rangements et des dérangements. Le linge, les vêtements, les meubles, tout y passe. Il s'agit, bien évidemment, de mettre de l'ordre!

Bien des années plus tard, son frère lui écrira :
" Je te vois ... grimpée en haut des échelles, perdue dans tes déménagements ".

La chronique tripolitaine raconte :
A la fin d'une année scolaire, Soeur Jean-Gabriel étant retenue à TRIPOLI, Soeur Marie était montée avec une compagne à EHDEN pour préparer, avec des employés, le séjour des internes.

Et de laver, de frotter, de balayer, d'astiquer, de faire les lits, de tout organiser pour que l'ordre soit parfait et au goût de Soeur Jean-Gabriel - du moins tel qu'elle l'avait conçu... l'année précédente!

Arrive le jour "J", celui de la venue de Soeur AUBIN avec les orphelines. A peine ont-elles pris pied dans la maison que tout le mobilier entre en danse. Tel un général sur le champ de bataille, notre Soeur commande la manoeuvre. Et les ordres se succèdent, brefs mais assortis de gestes impératifs, suivis d'actions promptes et rapides :

" Changez cette armoire de place : mettez-la ici! transportez ce lit dans la chambre voisine ... ces trois-là, tournez-les en sens inverse! Mettez ces deux autres à la perpendiculaire! ... cette table : devant la fenêtre!..."

A la tête de son escadron, Soeur Jean-Gabriel enlève, déplace transporte. Elle est vraiment à son affaire! Quand vient le soir .. rien ne subsiste du premier ordre établi! Inutile de dire qu'à la suite de ce déménagement, tout le ménage est à recommencer. Et ... " en avant !" "patrouilles" et balais!

Ouf! on peut maintenant s'installer, se reposer et passer de bonnes vacances au cours desquelles Soeur AUBIN emmènera ses filles en grandes randonnées pédestres, parfois jusqu'aux Cèdres!

Et les compagnes qui s'étaient tant mises en peine pour faire plaisir à Soeur Jean-Gabriel, de se dire in-petto : voilà ce qui arrive lorsqu'on travaille, non pour le Seigneur mais pour sa créature!

1955! Soeur Jean-Gabriel n'est plus pour longtemps à TRIPOLI, mais elle y est encore lors de la terrible inondation qui ravage une grande partie de la ville. Un orage particulièrement violent déverse des tonnes d'eau et de grêle, faisant monter de 5 à 6 mètres le niveau habituel du petit fleuve qui traverse TRIPOLI. Des ponts sont emportés, des maisons s'écroulent et le nombre des disparus frise les 600.

Chez les Soeurs, la chapelle et une partie du rez-de-chaussée sont dans l'eau et la boue mais, dans "le magasin des pauvres", les paquets préparés à même le sol pour la distribution de NOEL .. sont indemnes.

En 1956, ce sera le tremblement de terre dont les secousses seront très fortes à BEYROUTH et à TRIPOLI mais qui sera particulièrement meurtrier au LIBAN SUD.

Et en 1957 c'est le changement de Soeur AUBIN, nommée assistante à la maison de ZOUK. Unanimes sont les regrets à l'annonce de ce départ et l'on peut penser qu'il dut lui être très dur de quitter TRIPOLI où elle se dévouait de tout son coeur depuis 21 ans, sans parler de l'appréhension qui dut être la sienne devant cette charge d'assistante dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle ne la souhaitait pas.

Et pourtant, qui aurait pu tenir ce rôle avec autant de tact et d'humilité ?

ZOUK est le fief de Soeur CORNET qui y règne depuis 38 ans. Quelle place va revenir à l'assistante ?

L'accueil est cordial, mais les choses doivent être claires ! Dès le premier jour, la question est posée :

" Je ne sais pas au juste quelles doivent être vos attributions. Il faudra voir cela avec Ma Soeur Visitatrice."

Ces "attributions", Soeur AUBIN va les vivre en s'effaçant le plus possible. Un an plus tard, une nouvelle étape est franchie : Soeur CORNET est déposée. Le choc est violent et pénible. Il ne dut pas l'être moins pour Soeur AUBIN qui, assumant cependant déjà la charge de la maison, accepte difficilement d'être Soeur Servante. Est-ce à cette époque ou plus tard qu'il faut rattacher la savoureuse histoire suivante ? Il est probable que Soeur AUBIN avait fait confiance à sa mère de ses répugnances pour la fonction ? Toujours est-il que celle-ci étant allée rue du Bac rendre visite à une jeune Soeur libanaise, elle lui confie, au cours de l'entretien ...une curieuse mission :

"Dites à Soeur LAVALLEE que ma fille est incapable d'être Supérieure!"

Elle le fut pourtant et à la satisfaction de tous. Et, tandis que Soeur CORNET s'affaiblissait de jour en jour, Soeur AUBIN lui prodiguait ses soins et l'entourait de tout son dévouement.

Un matin, trébuchant au dortoir, Soeur CORNET s'était fracturé le col du fémur. Réduite à ne plus circuler qu'en fauteuil roulant elle arpentait encore la galerie. Elle pouvait se rendre compte que "comme de son temps" les pauvres étaient bien servis et...heureuses les orphelines.

Les soucis pourtant ne manquaient pas à la Soeur Servante : il pleuvait dans les dortoirs et la toiture, en mauvais état, risquait de s'envoler par un jour de tempête ...

il fallait installer davantage de salles d'eau pour le mieux-être des enfants ...

il fallait construire des locaux pour les grandes de l'école technique dont les classes avaient dû être cédées aux bambins, toujours plus nombreux de l'école gratuite

il fallait ... il fallait mais il fallait aussi - et surtout - trouver l'argent nécessaire ! Là, était le noeud du problème !

Soeur CORNET meurt en octobre 1964, laissant à tous le souvenir de sa vaillance et de sa charité. Soeur AUBIN est encore pour 5 ans à ZOUK. En 1966, elle écrit à l'Oeuvre d'Orient :

" Zouk n'a jamais été la maison de l'opulence. Si nous sommes riches ici c'est en enfants. Des enfants, il y en a partout : pas un coin inoccupé dans la grande maison! A l'orphelinat, les rangs se serrent à chaque instant. Il y a tant de misère parmi ces enfants abandonnés ... ces petites malheureuses nous sont amenées : comment les refuser ? Mais la facture du pain s'allongera encore ... c'est qu'elles mangent bien le pain , nos petites : ce qui, avec le bon air, leur donne une mine florissante."

"Comment les refuser ?". Ce cri du coeur, il sera toujours le sien. Et à ZOUK comme à TRIPOLI, tout le monde est frappé par son amour des plus pauvres, des plus malheureuses, des plus abandonnées.

" Jamais on n'en a vu comme elle " redisent à qui mieux mieux, ses anciennes filles. "Elle faisait tout son possible pour que rien ne nous manque".

Et de rappeler son souci de les rendre heureuses : sa présence auprès de chaque enfant malade, les soins matériels qu'elle prodiguait à toutes, raccommodant leur linge, faisant aménager le dortoir, les bains, pour plus de confort.

" J'étais sa main droite, déclare Rosalie, elle me chargeait d'acheter ce qui ferait plaisir à mes compagnes."

Et à travers leurs témoignages, nous entrevoyons Soeur AUBIN, manches retroussées, faisant la lessive, s'activant au ménage, changeant et pliant les draps "même, précisent-elles, en étant supérieure!"

"Elle était bonne ... ultra bonne ... rappelle alors une de ses anciennes compagnes de ZOUK, mais ... elle manquait de fermeté éducative. J'étais jeune alors et j'avais dans ma classe une élève très difficile. Un jour où elle avait été particulièrement insupportable, je l'envoyai dans le bureau de Soeur Supérieure, souhaitant qu'elle y reçoive une bonne leçon porteuse de fruits à l'avenir. Soeur AUBIN enferme la coupable en pénitence dans la salle de bain, mais .. peu de temps après, par la porte entrouverte, elle lui glissait bananes et chocolats! si bien que la prisonnière ne fut pas plus tôt remise en liberté qu'elle se mit à proclamer, sur tous les tons les "bien - faits" qui accompagnaient un "régime cellulaire". De là à recommencer il n'y avait qu'un pas!"

Pauvre Soeur AUBIN, elle ne savait pas punir !!!

mais elle savait aimer ... n'est-ce pas

l'essentiel ?

En 1969, Soeur AUBIN est nommée Soeur servante à l'orphelinat Saint-Charles. Quitter ZOUK lui a certainement coûté. Ne disait-elle pas : "Quand je vieillirai, je reviendrai pour m'occuper des petites internes et raccommoder leur linge".

En attendant, elle se donne tout entière à sa nouvelle maison. Ecoutons une de ses jeunes compagnes d'alors :

" J'avais beaucoup entendu parler de Soeur AUBIN, mais je l'ai connue véritablement en vivant avec elle à Saint-Charles.

Elle m'a préparée aux Saints Voeux et j'ai beaucoup apprécié ses qualités humaines d'attention aux plus pauvres, sa délicatesse d'âme, son dévouement et l'oubli qu'elle avait d'elle-même. Elle a marqué mon style de servante des pauvres."

Et la même Soeur précise :

" Soeur AUBIN était partout où elle pouvait rendre service. Disponible de jour, elle l'était aussi de nuit. Une enfant devait-elle prendre un médicament, Soeur AUBIN tout bonnement me disait :

' Ecoutez, vous êtes jeune, vous avez besoin de dormir. Ne vous inquiérez pas, dites-moi à quelle heure et moi je m'en charge.'

Et pour que je n'aie aucun remords d'accepter, elle ajoutait :
' Vous comprenez, je suis âgée et je dors peu.'

Lorsqu'une épidémie de gale ou autre maladie frappait les internes, Soeur AUBIN donnait elle-même le bain, chaque jour, aux enfants atteints, dans sa propre salle de bain et, comme pour s'excuser affirmait : ' ma baignoire est grande et l'eau chaude est courante ; ne vous inquiétez pas.'

Inutile alors de refuser car, de sa naissance bretonne, elle gardait un doux entêtement que notre résistance ne pouvait que fortifier!

Un professeur manquait-il à l'école ? Soeur AUBIN venait donner un cours de français, et pourtant ... faire la classe n'était pas son métier de prédilection!

Au service des enfants, elle l'était aussi des compagnes.

" Etudiante (écrit encore la même Soeur) je revenais des cours vers 10 heures du soir, et cela dura 3 ans. Chaque soir, qu'il pleuve ou qu'il vente, elle était là au moment où j'arrivais, non pour vérifier l'heure, mais pour me dire un mot gentil, me servir la soupe réchauffée par ses soins et me tenir compagnie pendant mon repas. A cause de cette attente, je courais vite pour revenir le plus tôt possible."

Elle ne manquait pas non plus une occasion de faire plaisir. Partie, un jour, à une exposition de travaux manuels, elle en avait rapporté une très jolie couverture de bébé, réalisée au crochet. Une compagne exprima simplement son admiration. Or une naissance était attendue dans sa famille et Soeur AUBIN le savait. Le soir même, la compagne trouvait le paquet devant la porte de sa chambre.

Toutes, d'ailleurs, sont unanimes pour louer la délicatesse de ses attentions. Une jeune Soeur qui, étudiante a logé un an à Saint-Charles, raconte :

" Lorsque je rentrais le soir et qu'il me fallait regagner ma chambre, j'avais quelque difficulté à retrouver mon chemin dans l'obscurité, l'électricité étant coupée à cause de la guerre. Soeur AUBIN le devina et me demanda un matin si j'avais une lampe électrique. Ma réponse fut négative : le lendemain j'en trouvais une à ma place. Une autre fois, lui parlant des cours que je suivais, je citai, dans la conversation, le titre d'un livre qui me serait utile dans quelques mois. Le lendemain, elle faisait le tour des librairies et me rapportait "La condition humaine" de Malraux. "

Soeur AUBIN savait aussi encourager ses compagnes lorsque c'était nécessaire. A celles auxquelles l'indiscipline des internes "faisait voir les étoiles" elle remontait le moral, ajoutant :

"Vous savez, avec moi c'était pire : je n'ai jamais su tenir les enfants"

Il pouvait arriver qu'une Soeur lui fasse de la peine ou lui manifeste de la mauvaise humeur ; c'était elle alors qui s'humiliait, allant au devant de celle qui la boudait. Un jour, ayant posé une question, lors des leçons de comptabilité qu'une secrétaire donnait aux Soeurs servantes, ne lui arriva-t-il pas de s'entendre répondre : " Soeur AUBIN, ne venez plus au cours". Elle prit la chose bonnement et simplement en toute humilité. Elle avait le talent de tout dédramatiser. Comment son exemple n'aurait-il pas pacifié une compagne que faisait souffrir une légère blessure d'amour-propre ?

Après celles de la maison, écoutons les Soeurs de l'extérieur. Le refrain est le même : "A Saint Charles - redit-on à l'envi - on accepte toutes les enfants que l'on refuse ailleurs. Et les exemples se multiplient :

C'est la petite fille entièrement plâtrée, à laquelle il faut tout faire, ce dont se charge Soeur AUBIN pendant des mois.

C'est la femme aux lèvres et au nez coupés (l'auteur en est son mari), mère de sept enfants. Les filles sont accueillies à St Charles. La maman, après une grosse opération de greffe, donne, sans hésiter, à sa sortie de l'hôpital, cette même adresse. Soeur AUBIN se fait son infirmière et de plus descend elle-même chaque jour à la cuisine pour s'assurer qu'une nourriture réconfortante est préparée pour sa malade que l'on ne peut nourrir que par une sonde buccale.

Et l'on pourrait continuer ...

Lorsque Soeur Marie-Ange a des enfants difficiles à placer (et Dieu seul peut savoir le nombre) elle décroche le téléphone :

- Allô ... Soeur AUBIN ... j'ai une petite fille qui est ... qui a ... dont personne ne veut ... L'acceptez-vous ?

Et, au bout du fil, la réponse est presque toujours la même : "Amenez-la".

Parfois, il y a une légère variante : "attendez ; je vais consulter mes compagnes." Quelques secondes après, la réponse arrive : "Elles sont d'accord ...envoyez-la". Comment ses compagnes auraient-elles pu répondre autre chose ?

En 1975 Soeur AUBIN est nommée Soeur Servante à l'Ecole "Jeanne d'Arc de TEHERAN. Toujours disponible, elle part sans regarder en arrière. Le 15 août elle quitte le LIBAN.

La voici en IRAN : c'est pour elle un pays inconnu et différent de celui où elle a vécu presque 40 ans. Elle n'est plus jeune ... et s'adapter à 70 ans est plus difficile que dans les premières années de vocation. Contrairement au LIBAN où la proximité des maisons permet rencontres et échanges, l'IRAN est un pays immense où la plus proche communauté de Filles de la Charité se situe à 400 km. La langue est nouvelle ; la mentalité différente. C'est donc pour elle un véritable dépaysement.

De plus, à cette époque, la situation politique se détériore, le mécontentement populaire grandit ; la révolution éclatera bientôt. Le 10 Janvier 1978, ses premières victimes tombent à QOM, "la ville sainte". Le 18 février, à TABRIZ, c'est l'émeute sanglante. Au début de novembre les premiers troubles éclatent à TEHERAN. Le 16 janvier 1979, le Châh et la Châhbanou quittent l'IRAN et le 1^o février l'imâm KHOMEINY débarque à l'aéroport de MEHRABAD.

C'est ce temps-là que Soeur AUBIN est appelée à y vivre et ce n'est pas un temps facile. Elle ne pourra guère, comme le précise le Père AUBIN, "en garder un souvenir exaltant!". D'ailleurs, les orphelines lui manquent. "Jeanne d'Arc" est d'abord une école ... et, dans cette ambiance de pré-révolution, les élèves sont difficiles. Ce n'est pas non plus le charisme de Soeur AUBIN, nous le savons bien. Alors, avec sa simplicité habituelle, elle se charge des tâches matérielles : entretien de la maison, ménages ... Avec une compagne, elle s'occupe du ravitaillement. N'ayant pas l'usage de la voiture (offerte par la Châhbanou), elles reviennent toutes deux, lourdement chargées, transportant à bout de bras fruits et légumes. A l'école, elle fait la catéchèse et est toujours prête à assumer des gardes pour libérer ses compagnes. Les pauvres restent son souci premier. Une fois par semaine, d'un bras portant un gros sac, de l'autre tirant un chariot où s'entassaient fruits et légumes, elle s'achemine vers le foyer des vieillards : un quart d'heure de marche, spécialement éprouvant par la grosse chaleur! Elle transpire, qu'importe! Fatigue, chaleur, tout est oublié devant l'accueil des vieillards : joie des regards et à défaut de paroles, échange de gestes plus expressifs que des mots. Ecoutons une petite histoire :

Une des Soeurs du dispensaire, au cours d'une de ses visites de pauvres, découvre un jour une femme couchée par terre à côté d'un enfant de 8 ans. Elle souffre cruellement d'un abcès dentaire. Dans la maison il n'y a plus rien : ni argent, ni provisions. C'est une ancienne d'OURMIEH. Le mari est un ivrogne qui ne fait pas autre chose que boire. Telle est la situation que la visiteuse expose, à son retour, à sa Soeur Servante. Ni une ni deux! Immédiatement, la voiture est chargée de provisions et la Soeur repart, munie de l'argent nécessaire pour le dentiste. Mais là ne s'arrête pas la charité. Des démarches, entreprises immédiatement, vont procurer à la femme un bon travail à l'Ambassade de France : la voilà tirée de sa situation de misère.

Mais l'histoire a une suite : le mari tombe malade, demande son admission au Foyer où il ne peut être reçu ; alors sa femme le recueille, l'entoure de ses soins et il meurt à la maison, entouré de sa femme et son fils : la bonté engendre la bonté.

^{de} Soeur AUBIN laissera à ses compagnes, non seulement le souvenir de sa simplicité et de sa charité, mais aussi de sa bonté envers chacune d'elles et de son exactitude à pratiquer les Saintes Règles. La récréation la plus animée s'arrêtait à l'heure précise et il n'était pas question de supprimer l'entretien sur l'oraison. Ame de silence et de paix, elle sut faire face avec sérénité aux difficultés de l'époque.

L'imâm KHOMEINY allait la rendre au LIBAN. "Invitée", ainsi que ses compagnes, à s'éloigner du pays le plus rapidement possible, elle

quittait TEHERAN le 15 août 1980, sans grand regret apparemment.

Lorsque, plus tard, , une compagne lui posait des questions sur ses années d'Iran, elle détournait la conversation et répondait, en riant : "Il faisait si chaud qu'il fallait aller à la cave, c'était un peu mieux."

Et pourtant, Soeur AUBIN ne s'était pas seulement adaptée de son mieux, mais elle s'était ... "inculturée!" S'agissait-il d'entreprendre un long voyage en voiture, pour ISPAHAN (400 km) ou pour TABRIZ (700 km) notre Soeur apparaissait, toute drapée dans un ravissant "tchador" à petites fleurs bleues : "C'est idéal, disait-elle pour se garantir du soleil".

Et la voici de nouveau à Saint-Charles dont Soeur KANDALIFT, son ancienne compagne de TRIPOLI est Soeur servante. Loin de se prévaloir de ces liens fraternels, elle se montre envers elle très respectueuse et n'admet pas qu'on fasse devant elle la moindre critique de l'autorité. Elle continue à être toujours disponible, à rendre service à tout le monde.

Mais si elle a quitté l'IRAN en pleine révolution, le LIBAN qu'elle retrouve est, lui, en pleine guerre. Au cours des mois les combats n'ont fait que s'intensifier et la maison, située à l'extrémité du quartier d'Achrafieh se trouve à proximité de la "ligne de démarcation" entre Est et Ouest ... à proximité également de la Tour Rizk, aux mains des "Forces libanaises", face à la Tour Murr, aux mains des Palestiniens.

Le mois d'avril 1981 est particulièrement agité. Le 2 avril les roquettes pleuvent, traversant les cloisons, arrachant une fenêtre, coupant les fils électriques ... Le bombardement se poursuivra toute la journée pour ne cesser qu'à 18 heures. Imaginons la peur des enfants, l'affolement des parents, l'angoisse des Soeurs. Sur la centaine d'internes qui restent, un groupe sera évacué le lendemain mais d'autres devront vivre sous les bombes jusqu'au 10 avril.

Quel soupir de soulagement dut être celui des Soeurs après ce dernier départ, mais pour elles le danger ne va que s'intensifier. Des fusées Grad sol-sol détruisent un dortoir de l'internat, pénètrent dans le laboratoire de l'école, percent le toit de la chapelle et le 27 avril les bombes atteignent la blanchisserie : colonnes de béton fracassées, toits et terrasses percés, portes soufflées, murs éventrés, réservoir d'eau écrasé : tel est le bilan de cette terrible journée. 8 Soeurs sont encore sur place, dans une maison percée de toutes parts et qui n'a plus ni téléphone, ni électricité. Soeur AUBIN fait partie du groupe des "restantes".

Le 27 septembre de cette même année, elle célèbre ses 50 ans de vocation et le Père SEMEUX évoque dans son homélie ces 50 années passées au service des pauvres, "surtout des orphelines qui ont eu le bonheur de trouver dans Soeur Germaine une mère aimante et dévouée." A la fin de l'année suivante, nouvelle fête : Soeur AUBIN est décorée de la Légion d'Honneur.

Les événements tragiques continuent à se succéder au LIBAN : encerclement de BEYROUTH par l'armée israélienne, bombardement de la région Ouest, explosion de la permanence des "Kataèb", massacre des Palestiniens dans les camps de Sabra et Chattila, massacre des chrétiens au Chouf ...

Soeur AUBIN, toujours à Saint-Charles, continue à se dévouer humblement, simplement et sans bruit jusqu'en août 1985. A la suite d'un nouveau bombardement dans la nuit du 13 au 14, Soeur SAAD, Visitatrice, se rend à Saint-Charles et engage fermement les Soeurs âgées à quitter le plus tôt possible la maison pour monter à BHANNES, où le Foyer des Soeurs Aînées est prêt à les recevoir. Le 15 août Soeur AUBIN y arrive avec trois compagnes : Soeur Emilie, Soeur Henriette et Soeur Catherine, brisées d'avoir quitté Saint-Charles, mais heureuses de se reposer enfin dans des chambres gaies, propres et calmes.

De cette même année date le dernier séjour en FRANCE de Sr AUBIN. Son frère notera :

"Sur ses vieux jours, par sa douceur, elle faisait l'admiration de ses neveux, nièces, petits-neveux et petites-nièces et son témoignage était très efficace vis-à-vis des jeunes générations". Les voyages, pour elle, sont terminés ; ce sera elle qui, dorénavant, aura la joie de recevoir frère, soeur et nièce à BHANNES.

Voilà donc arrivée la dernière étape de sa vie : elle durera 9 ans. La Soeur Servante a vite découvert en elle une précieuse collaboratrice et Soeur AUBIN devient "son bras droit". Buanderie et lingerie vont devenir son domaine de prédilection. Elle s'approprie même tout ce qui, pour une autre, serait "corvée" : ramassage des ordures aussi bien que du linge sale, le tout sans bruit dans la plus totale discrétion. Attentive à chacune de ses compagnes, elle l'est tout particulièrement à celles qui demandent plus de soins. Avec quel dévouement sans phrases ne vient-elle pas en aide à celles qui, au fil des années, perdent leurs forces physiques ou dont les facultés intellectuelles s'affaiblissent peu à peu. Faut-il pousser une chaise roulante jusqu'à la chapelle, installer une bonne ancienne au réfectoire, aider celle-ci à faire sa toilette et celle-là à s'habiller, Sr AUBIN se trouve là à point nommé. Inutile de dire l'affection et même l'admiration que les Soeurs éprouvent pour elle.

Déférente et respectueuse envers l'autorité, elle s'excuse du moindre oubli ou de la plus petite maladresse. Reçoit-elle la visite d'une compagne de Saint-Charles que bien vite elle demande : " Avez-vous vu les autres Soeurs ? Venez, on va les appeler." Pas question de garder le plaisir pour elle seule!

Vers 1990, elle est atteinte d'une sorte de maladie de Parkinson et voit, au long des ans ses forces décliner peu à peu avec la grande humiliation de se sentir de moins en moins utile. Une de ses anciennes filles ne lui avait-elle pas dit un jour : "Une Soeur comme vous ne devrait pas vieillir!"

Aussi longtemps qu'elle le pourra, elle gardera son office. Vous la voyez encore circuler dans le couloir, à pas plus lents, bien sûr, mais encore chargée de quelque drap destiné à la lessive.

Son silence est prière, sa disponibilité est offrande, son service est don. Et c'est ainsi que, de jour en jour plus affaiblie, elle s'achemine sans hâte vers la paix de Dieu.. Elle y entrera dans la plus grande simplicité et dans un grand calme.

"Cette mystique, dira le Père AUBIN, est morte comme elle avait vécu : dans la petite voie de l'enfance spirituelle où elle avait engagé sa vie trois quarts de siècle auparavant. Si l'école de spiritualité de Sainte Thérèse l'avait conduite au Carmel, l'école de Saint Vincent de Paul lui avait donné l'amour des pauvres et en particulier des enfants abandonnés."

A la fin de cette notice, laissons la parole à notre Père,
Saint Vincent :

"Pour avoir servi ces petits enfants abandonnés, que recevrez-vous, mes filles ?

Dieu dans l'éternité."

